

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

10 sept – 31 déc 2018



DOSSIER DE PRESSE JULIEN GOSSELIN

Service presse :

Christine Delterme – c.delterme@festival-automne.com

Lucie Beraha – l.beraha@festival-automne.com

Assistées de Violette Kamal – assistant.presse@festival-automne.com

01 53 45 17 13

A person is standing in a dark, enclosed space, possibly a tunnel or a large room. The ceiling is illuminated by several rows of bright, rectangular fluorescent lights, creating a grid-like pattern of light and shadow. The person is positioned in the center of the frame, looking down. The overall atmosphere is dark and mysterious.

AU BOUT DU CRI DES BÊTES.



JULIEN GOSSELIN

Le Père d'après *L'Homme incertain*
de Stéphanie Chaillou

Adaptation, scénographie et mise en scène, **Julien Gosselin**
D'après *L'Homme incertain* de Stéphanie Chaillou (texte publié aux Éditions Alma)
Avec Laurent Sauvage
Création lumières, Nicolas Joubert
Création vidéo, Pierre Martin
Création musicale, Guillaume Bachelé
Création sonore, Julien Feryn

Production Si vous pouviez lécher mon cœur
Coproduction TNT – Théâtre national de Toulouse ; La Comédie de Béthune ; Théâtre d'Arles
Coréalisation MC93 – Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis (Bobigny) ; Festival d'Automne à Paris
Avec le soutien de Montévidéo (Marseille)
Spectacle créé le 7 novembre 2015 au TNT – Théâtre national de Toulouse
En partenariat avec France Culture

Performance poétique pour un comédien, *Le Père* forme une sorte de pendant intimiste à la monumentale trilogie Don DeLillo que le metteur en scène Julien Gosselin présente par ailleurs au Festival d'Automne ; et invite à découvrir un texte qui a la pureté fulgurante d'une chanson.

En contrepoint des spectacles-fleuves adaptés des monuments de la littérature contemporaine, le metteur en scène Julien Gosselin affectionne les formes plus réduites, performances poétiques à la croisée des genres. Succédant ainsi à *Je ne vous ai jamais aimés*, sur un texte de Pascal Bouaziz, *Le Père*, créé en 2015 au TNT – Théâtre national de Toulouse, est un nouveau témoignage de cette veine que l'on pourrait dire intimiste. Ce spectacle pour un comédien – l'impressionnant Laurent Sauvage – part de *L'Homme incertain* de Stéphanie Chaillou : un texte dont la découverte a produit sur Gosselin le même sentiment d'évidence bouleversante que peut avoir une chanson ; un texte qui « donne à entendre une voix que l'on n'entend jamais. Pas seulement parce qu'elle est celle d'un rejeté de la société, non, mais parce que c'est une voix pure de tristesse. » Monologue d'un agriculteur qui se retourne sur sa vie, *Le Père* est à la fois un constat sans appel sur l'envers de nos sociétés, mais aussi une tentative, de la part d'un metteur en scène passé maître dans l'agencement d'expériences collectives, de traduire sur scène l'émotion intime que peut procurer la lecture d'un texte marquant.

MC93

Jeudi 13 au samedi 29 septembre
Mardi au jeudi 19h30, vendredi 20h30, samedi 18h30, dimanche 15h30
relâche lundi et dimanche 23 septembre

12€ à 25€ / Abonnement 12€ et 16€
Durée : 1h15



Contacts presse :

Festival d'Automne à Paris

Christine Delterme, Lucie Beraha
01 53 45 17 13

MC93

MYRA : Rémi Fort, Jeanne Clavel
01 40 33 79 13 | myra@myra.fr

ENTRETIEN

Julien Gosselin

En 2016, vous nous disiez qu'au sortir d'un gros projet, vous ressentiez souvent l'envie « d'aller vers quelque chose d'un peu plus réduit, de faire un théâtre un peu sec. De revenir à un pur théâtre d'acteurs, sans technique autour. » Le Père appartient clairement à cette veine-là...

Julien Gosselin : Oui, clairement. Il y a un peu de technique tout de même. Je dis souvent ça, mais c'est comme de la musique. Quand on compose un opéra ou une symphonie, il y a plusieurs mouvements, plusieurs actes. Et bien de temps en temps, j'ai besoin d'écrire des chansons : un mouvement, un sentiment, un geste.

Du livre L'Homme incertain de Stéphanie Chaillou, dont est tiré votre pièce, vous dites justement qu'il vous a bouleversé comme seules peuvent le faire certaines chansons...

Julien Gosselin : J'ignore pourquoi. La phrase : « *Quand j'étais jeune et que je jouais au foot, j'étais heureux. Je courais derrière le ballon. Et rien d'autre ne comptait. Il y avait seulement cette évidence du ballon au milieu du terrain. Le ballon après lequel il fallait courir. Et je courais. Et j'étais heureux.* » C'est une des premières phrases du livre. Et ça me touche tellement. Mais c'est très intime cette émotion. Comme quand Dominique A chante une chanson telle que *Le Détour*. Ça me rappelle des choses. Des vies autour de moi. Ma propre vie. Alors ce n'est plus une histoire de thématiques. De récit politique non plus. Ça le devient par la force du théâtre peut-être. Mais ça part d'ailleurs.

Quel est l'enjeu de ce texte selon vous – et pourquoi en avoir changé le titre ?

Julien Gosselin : Le titre, quand je l'ai lu pour la première fois, c'était *Le Père*. Stéphanie l'a changé au moment de l'édition du livre. L'enjeu du livre, ce n'est pas l'agriculture. C'est l'histoire d'un homme qui n'est pas capable. Qui pensait qu'il était capable et qui se retrouve englouti, fini. Qui croit l'être. Qui croit tout perdre. Et je voulais qu'on voit rentrer Laurent au plateau en pensant : « *C'est lui, le père.* » Parce que ça raconte quelque chose à tout le monde, ça.

Vous dites avoir voulu avec votre mise en scène « retrouver l'émotion intime que peut procurer la lecture »...

Julien Gosselin : Je ne crois pas que le théâtre soit le lieu du collectif pour ce qui concerne le spectateur. C'est pour moi le lieu de la solitude acceptable, parce que vécue ensemble. C'est le lieu où des centaines de gens peuvent vivre chaque soir une pure expérience de solitude et d'introspection au milieu d'autres. Presque comme la lecture. Presque. Mais c'est plus puissant encore. Parce qu'au théâtre on peut confronter sa solitude. Et je projette beaucoup de textes, tout le temps. Un jour je ne ferai peut-être que ça... Proposer une pure expérience de lecture au milieu des autres.

Ce spectacle – ou plutôt cette performance – pourrait-il exister sans Laurent Sauvage ?

Julien Gosselin : Non, ce spectacle, c'est Laurent. C'est lui, le texte et puis l'espace. C'est son corps à lui qui rentre dans un lieu, puis qui sort de ce lieu. C'est sa voix. C'est son corps. Et cet échec décrit par Stéphanie dans le texte. Le spectacle ne naît que de ça.

Propos recueillis par David Sanson

BIOGRAPHIE

En 2009, à leur sortie de l'École professionnelle supérieure d'art dramatique de Lille (EPSAD), Guillaume Bachelé, Antoine Ferron, Noémie Gantier, **Julien Gosselin**, Alexandre Lecroc, Victoria Quesnel et Tiphaine Raffier créent la compagnie Si vous pouviez lécher mon cœur.

Leur premier spectacle, *Gênes 01*, d'après Fausto Paravidino, est présenté en 2010 au Théâtre du Nord. La compagnie s'attaque ensuite à la création de son deuxième spectacle *Tristesse Animal Noir*, texte d'Anja Hilling, qui sera créé au Théâtre de Vanves en 2012.

Si vous pouviez lécher mon cœur s'engage alors dans la création des *Particules élémentaires* de Michel Houellebecq, mis en scène par Julien Gosselin. À cette occasion, l'équipe accueille Joseph Drouet, Denis Eyriey, Marine de Missolz et Caroline Mounier. L'équipe technique de création s'organise autour de Julien Feryn (son), de Nicolas Joubert (lumières) et de Pierre Martin (vidéo). Le spectacle est salué par la critique et le public de l'édition 2013 du Festival d'Avignon et sera joué largement en France comme à l'étranger.

En parallèle, des spectacles plus légers sont créés, courtes formes poétiques, performances à la croisée des genres... *Je ne vous ai jamais aimés* en 2014 au Théâtre National de Bruxelles, à partir d'un texte de Pascal Bouaziz puis *Le Père* de Stéphanie Chaillou en 2015 au Théâtre National de Toulouse.

En 2016, ils créent, au Phénix de Valenciennes puis au Festival d'Avignon, *2666*, d'après le roman de Roberto Bolaño.

En 2017, Julien Gosselin crée *1993* au Festival de Marseille, à partir d'un texte d'Aurélien Bellanger, avec les élèves de la promotion 43 du TNS.

Julien Gosselin et Si vous pouviez lécher mon cœur sont artistes associés pôle européen de création, le phénix scène nationale Valenciennes et au Théâtre National de Strasbourg. Si vous pouviez lécher mon cœur est soutenu par le MCC / DRAC Hauts-de-France (compagnie à rayonnement national et international) et conventionné par la Région Hauts-de-France. La compagnie bénéficie du soutien d'Instituts français pour ses tournées à l'étranger.

Julien Gosselin au Festival d'Automne à Paris :

- 2014 *Les Particules élémentaires*
(Odéon - Théâtre de l'Europe / Ateliers Berthier)
- 2016 *2666* d'après Roberto Bolaño
(Odéon - Théâtre de l'Europe / Ateliers Berthier)



JULIEN GOSSELIN

*Joueurs | Mao II |
Les Noms* de Don DeLillo

Adaptation et mise en scène, **Julien Gosselin**

Traduction, Marianne Véron

Avec Rémi Alexandre, Guillaume Bachelé, Adama Diop, Joseph Drouet, Denis Eyriey, Antoine Ferron, Noémie Gantier, Carine Goron, Alexandre Lecroc-Lecerf, Frédéric Leidgens, Caroline Mounier, Victoria Quesnel, Maxence Vandevelde

Scénographie, Hubert Colas // Création musicale, Rémi Alexandre, Guillaume Bachelé, Maxence Vandevelde // Création lumières, Nicolas Joubert // Création vidéo, Jérémie Bernaert, Pierre Martin // Création sonore, Julien Feryn // Costumes, Caroline Tavernier

Production Si vous pouviez lécher mon cœur // Coproduction Kaidong
Coopération franco-taiwanaise pour les arts vivants ; Le Phénix, scène nationale (Valenciennes) ; National Performing Arts Center - National Theater & Concert Hall (Taiwan) ; Théâtre National de Strasbourg ; Festival d'Avignon ; MC2: Maison de la culture de Grenoble ; Théâtre du Nord - Centre Dramatique National Lille / Tourcoing / Hauts-de-France ; International Theater Amsterdam ; TNB - Théâtre National de Bretagne - Centre Européen Théâtral et Chorégraphique (Rennes) ; Les Théâtres de la Ville de Luxembourg ; Bonlieu Scène nationale Annecy ; Le Quartz - scène nationale de Brest ; La Filature, Scène nationale (Mulhouse) ; Odéon-Théâtre de l'Europe (Paris) ; Festival d'Automne à Paris // Coréalisation Odéon-Théâtre de l'Europe (Paris) ; Festival d'Automne à Paris // Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National // Avec le soutien exceptionnel de la DGCA / DRAC Hauts-de-France et de la Région Hauts-de-France // Spectacle créé le 7 juillet 2018 dans le cadre du Festival d'Avignon // En partenariat avec France Culture

ODÉON-THÉÂTRE DE L'EUROPE / ATELIERS BERTHIER

Samedi 17 novembre au samedi 22 décembre

Intégrale : samedi et dimanche 13h30

Parties distinctes : *Joueurs* mardi 20h

Mao II mercredi 20h / *Les Noms* jeudi 20h

Relâche lundi et vendredi

Intégrale : 24€ à 60€ / Abonnement 24€ à 60€

Parties distinctes, au choix et sans engagement sur les trois :

12€ à 30€ / Abonnement 24€ et 30€

Durée estimée : 10h (intégrale)



Contacts presse :

Festival d'Automne à Paris

Christine Delterme, Lucie Beraha

01 53 45 17 13

Odéon-Théâtre de l'Europe

Lydie Debièvre | Assistante : Nina Danet

01 44 85 40 57 | presse@theatre-odeon.fr

Après Houellebecq et Bolaño, le metteur en scène Julien Gosselin poursuit son exploration scénique de la littérature d'aujourd'hui et de la violence de nos sociétés, à travers trois romans de l'Américain Don DeLillo formant en écho une histoire du terrorisme contemporain.

En 2014, le coup d'éclat des *Particules élémentaires* avait révélé le jeune collectif Si vous pouviez lécher mon cœur emmené par Julien Gosselin. En 2016, avec *2666*, adaptation du roman monstre de Roberto Bolaño, le metteur en scène confirmait son goût pour les spectacles-fleuves, pour les textes non théâtraux et pour les formes immersives dans lesquelles musique, vidéo et lumière invitent à une expérience esthétique fulgurante. Ce faisant, il creusait aussi quelques thèmes de prédilection - la littérature, la façon dont un être humain est victime des mouvements souterrains que produit l'histoire ou la société qui l'entoure : autant de questions qui trouvent dans les romans de l'écrivain américain Don DeLillo une certaine acmé. Articulant étroitement destinées individuelles et histoire collective, *Joueurs* (1977), *Les Noms* (1982) et *Mao II* (1991) - titre emprunté à l'un des « multiples » d'Andy Warhol - composent ainsi, selon Gosselin, « *chacun à leur manière, une histoire du terrorisme* », parfois d'ailleurs largement prémonitoire ; mais aussi la matière d'une nouvelle forme-somme, dont chaque partie pourra être découverte séparément.

ENTRETIEN

Julien Gosselin

« Don DeLillo agit pour moi, pour nous, dans notre parcours, comme (...) un nouveau virage à négocié », écrivez-vous. De quel virage voulez-vous parler ?

Julien Gosselin : Sans doute celui d'un nouveau rapport à la fiction à l'intérieur de notre travail. Un autre rapport à l'œuvre littéraire qui toujours sert de socle à la mise en route d'une production. C'est une réflexion qui a démarré pour moi avec *1993*, que nous avons écrit avec Aurélien Bellanger. Sur ce spectacle, le matériau littéraire est arrivé majoritairement en cours de travail, même si je ne crois pas pour autant qu'il s'agissait d'écriture de plateau. Quoi qu'il en soit, le livre n'avait pas la primauté du sens et de la force esthétique : le travail plastique, la conception du spectacle devenaient des éléments de premier plan, moins des motifs de traduction d'une œuvre.

Pourquoi le choix de ces trois romans – Les Joueurs, Les Noms et Mao II – publiés sur 15 ans, de 1977 à 1991 ?

Julien Gosselin : Justement pour les raisons précédemment énoncées. Évidemment, ces romans comportent nombre de motifs communs, ils se recoupent et s'entrecroisent dans leurs obsessions, leurs choix thématiques : le terrorisme, la violence, la finance, les empires mais surtout aussi pour ce que DeLillo appelle « les noms » et qui décrit à la fois la parole, la langue, la littérature et la transcription écrite des mots, leurs formes, leur vie propre, leur archaïsme et le fait qu'ils paraissent disparaître ou se vider. Mais la volonté de monter trois livres vient aussi du fait que la percussive de ceux-ci au cœur de la représentation permet de travailler sur les fictions, mais surtout sur la question de la fiction. Cela me permet de perdre le spectateur, de lui proposer de créer des ponts non balisés, cela me semble ouvrir le sens. Cela me permet de sortir de ce que parfois j'appelle en répétitions « l'esclavage de la narration ». Utiliser les histoires, mais ne pas se positionner exclusivement en « raconteur d'histoires », ce que j'ai toujours refusé d'être. Après, trois romans, c'est aussi savoir qu'on fera un spectacle long. Et je veux continuer à travailler sur ces formats. Pour justement laisser la possibilité aux gens qui verront le spectacle de créer des connexions au milieu de beaucoup d'informations. Pour déployer un monde. Pour laisser la possibilité au spectacle d'être fait d'événements d'apparence mineurs et non uniquement de points charnières. Mais je suis toujours surpris que la question de la longueur soit aussi problématique : comme si je faisais le malin. Je pense juste que des objets courts ou longs ne fonctionnent pas du tout sur la même dramaturgie. Et que faire long, ce n'est pas « mal faire court ». C'est déplier. C'est être moins efficace, on pourrait presque dire moins bon. Et je crois beaucoup à cette phrase, je ne sais plus de qui elle est, qui dit qu'un artiste ne doit pas faire de mieux en mieux mais de moins en moins bien.

DeLillo a également écrit plusieurs pièces de théâtre : ce matériau ne vous intéressait-il pas ?

Julien Gosselin : Je vais certainement intégrer au spectacle une de ses pièces, *The Word for Snow*. Mais comme beaucoup de romanciers, DeLillo axe davantage ses pièces de théâtre sur l'intime. Moi je veux tout, le politique, le général, et l'intime. Et puis si je ne monte pas de théâtre, c'est que j'ai un rapport pro-

blématique à la question du dialogue. J'ai besoin d'avoir tout devant les yeux : la narration, le dialogue, les descriptions. Souvent, ce qui me fait choisir un texte, c'est une description de paysage qui me fait pleurer. Rarement les dialogues.

Vous dites aussi au sujet de DeLillo: « Les histoires qu'il raconte, les hommes et les femmes qu'il décrit, semblent emportés par le mouvement global de l'Histoire politique mais aussi et surtout par des phénomènes inexplicables... » De quels phénomènes voulez-vous parler ?

Julien Gosselin : DeLillo agit un peu comme un archéologue. Il sonde l'histoire contemporaine et y décrypte les mouvements souterrains, les couches d'histoire et de violence. Mais ce n'est pas tout, c'est ça qui y est bouleversant. On ne peut pas dire ici (comme on le dit sur les quatrièmes de couvertures de tous les livres) que les personnages sont « emportés par le mouvement de l'Histoire ». On pourrait plutôt dire qu'ils portent en eux l'Histoire mondiale, qu'elle est fixée en eux au niveau moléculaire, qu'elle accompagne chacun de leurs gestes. C'est un peu mystique, un peu postmoderne. Mais pour être plus clair : chez Don DeLillo, un attentat meurtrier et le passage de l'air et du soleil sur une main peuvent avoir une valeur équivalente. Les deux peuvent être aussi microscopiques et ridicules, comme vus depuis les hauteurs de la grande Histoire. Et être aussi énormes, comme ressentis depuis une structure organique : la violence d'un choc, la force d'une caresse. Je ne parle pas d'un point de vue moral, qu'on se comprenne bien.

Il ne s'agit donc pas simplement de la façon dont la violence se répercute sur l'intime...

Julien Gosselin : C'est en fait un peu la même chose chez DeLillo, la violence et l'intime. Il y a quelque chose dans *L'Homme qui tombe*, que je monterai la saison prochaine avec le Toneelgroep Amsterdam : les personnages ressentent la violence de la chute des tours à travers les récits, les peintures ou même parfois le mouvement du café dans une tasse. Mais ce n'est pas seulement le souvenir de la violence. C'est sa présence continue. Archaïque au sens où elle a été là il y a longtemps et où elle ne nous a jamais quittés.

Votre travail d'adaptation scénique a-t-il suivi votre « méthodologie » habituelle – une réduction aux nœuds dramatiques ou poétiques essentiels, sans réécriture des dialogues ?

Julien Gosselin : L'immense différence ici, c'est que DeLillo fait dialoguer ses personnages beaucoup plus que Houellebecq ou Bolaño par exemple. D'habitude, je chéris le moindre dialogue. Ici, j'ai dû beaucoup couper à l'intérieur de ceux-ci pour arriver à laisser affleurer la force poétique de DeLillo qui réside davantage dans les moments narratifs. Après je n'ai pas réellement de méthode. Je m'adapte à l'auteur.

Les trois livres sont-ils imbriqués, ou bien forment-ils trois chapitres distincts ?

Julien Gosselin : Les trois livres ne sont pas imbriqués. Ils se succèdent, avec même trois nouvelles intercalées entre eux, et puis des moments de musique, des moments de textes plus politiques, etc... Pour être honnête j'ai de plus en plus de mal

avec l'imbrication. Je crois que pour retrouver une vraie modernité dans les processus narratifs il faut retrouver de la linéarité. Aujourd'hui tout s'imbrique : les films ou les séries commencent presque toujours par un *flash forward* (ou saut en avant dans la narration). *Magnolia* ou *Babel* ont fini par devenir des normes, et le spectateur a tellement intégré ce processus qu'il en devient familier. La pure linéarité, la succession d'histoires différentes, dans des temps différents, crée des connexions plus profondes : on n'est plus simplement content de connecter des éléments de l'intrigue. Ce que l'on relie, ce ne sont plus que des thèmes souterrains, des forces invisibles. J'envisage de plus en plus mon travail comme cela : je pourrais monter dix pièces consécutivement dans un espace et faire le pari de leurs liens mystérieux. C'est aussi une lutte contre la notion de spectacle : une histoire racontée dans un temps donné, un décor donné. La vie ce n'est pas ça. C'est bien plus un chaos qu'un temps ordonné. Ce sont des masses qui adviennent et se contredisent. Qui n'ont de sens que parce qu'elles sont là à un moment. Et qui sont balayées.

La saison prochaine, comme vous le disiez, vous allez travailler sur une adaptation de L'Homme qui tombe, avec cette fois les acteurs du Toneelgroep Amsterdam : pourquoi ce souhait de vous attarder sur Don DeLillo ?

Julien Gosselin : *L'Homme qui tombe*, c'est le 11 septembre. Et sur la question du terrorisme c'est le livre le plus minimal, le plus intime qui soit. C'est comme une sorte de conclusion à tout cela.

Comment continuer ensuite ce travail sur les formats longs, cette recherche de ce que vous appelez « un théâtre immersif, musical, poétique, qui plongera le spectateur au cœur de ce qui pourrait être une histoire absolument intime de décennies de violences politiques » ? Comment vos travaux précédents ont-ils fait évoluer votre travail et votre manière de faire du théâtre ?

Julien Gosselin : Je ne sais pas comment continuer. Je me sens un peu un « vieux jeune homme ». Je découvre véritablement jour après jour l'art du théâtre et dans le même temps on me demande de savoir et d'esquisser une vision globale de ce que je fais. Mais je ne sais pas. Je fais. Je vous dirais dans vingt ans, que je fasse encore du théâtre ou pas, ce que le jeune homme que j'étais a vraiment voulu dire. Une chose est certaine : quand j'ai commencé je voulais prouver au monde que je savais fabriquer un grand spectacle. Déjà aujourd'hui cette question ne m'intéresse plus. Ce n'est pas une perte d'ambition, c'est seulement que j'ai la sensation de commencer à exercer mon métier. Je cherche quelque chose, c'est certain. Après, les thèmes, les histoires, les fictions... Ce ne sont que des véhicules. Si quelqu'un qui voit mes spectacles ressent à un seul moment une forme de tristesse profonde, ou perçoit une vision du monstre (n'importe quel monstre, celui de la violence, du terrorisme, du vide), c'est déjà bien.

Propos recueillis par David Sanson



156, rue de Rivoli 75001 Paris
Renseignements et réservation 01 53 45 17 17
www.festival-automne.com